Document généré le 25 avr. 2024 09:41

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Lire pour dissiper la brume

Christiane Lahaie

Numéro 87, automne 2000

Lire de la fiction

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14697ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lahaie, C. (2000). Lire pour dissiper la brume. *Moebius*, (87), 95–97.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Christiane Lahaie

Lire pour dissiper la brume

Quelque part, au détour d'une page, quelqu'un m'attend. Quelqu'un que j'avais imaginé tout autre. Que je croyais vulnérable, couard, et qui se révèle pire encore. Un être que je voudrais admirer, mais que je n'arrive finalement qu'à toiser, hésitant entre le ressentiment et la compassion.

Quelque part, une main longue et chaude attend de se poser sur ma nuque avec la ferme intention de ne plus la quitter. Un personnage que je n'avais pas encore croisé me suit, me traque, espère en silence. Il aimerait que je lui donne un visage. Que je lui prête une voix, une démarche. Que j'accorde à sa peau la douceur d'une mangue mûre. Ou la rugosité du crépi frais. Ce personnage m'appelle chaque fois que j'ouvre un nouveau livre, chaque fois que j'entreprends la lecture d'un auteur que je n'ai pas encore eu le privilège de côtoyer. Parfois, c'est un rendez-vous manqué. Souvent, c'est l'extase. Lire de la fiction, c'est chercher à travers la brume ce visage étranger et pourtant connu. Ce regard qui invite et fuit à la fois.

L'homme de Franz Kafka affiche une mine sombre; il a les yeux creux et le sourire contrit des exilés. Celui de Milan Kundera boude comme un enfant à qui on a retiré son jouet favori. L'homme aquinien avale des cachets en hélant un taxi, une arme cachée sous le manteau. Même chose pour celui de Raymond Chandler. Les femmes d'Anne Hébert, elles, ont un pli amer, telle une lune décroissante, qui leur coupe la joue en deux. Celles de Virginia Woolf tournent leurs paumes crevassées vers le ciel; elles savent que la pluie va venir, glacée et sournoise.

Étrangement, toutes ces créatures de papier que je crois connaître, dont je crois cerner la psychologie, les idiosyncrasies, les doutes, se dérobent aussitôt le livre refermé. Elles rentrent chez elles. Elles traversent le brouillard et retournent à cet inconscient, vivant ou mort, qui les a engendrées puis abandonnées. Pour que le premier lecteur venu les remette au monde et les berce, le temps d'un voyage, d'un trimestre ou d'une vie.

Il y a longtemps que les androïdes d'Isaac Asimov n'arpentent plus les couloirs de ma bibliothèque privée. Dans quelques années, l'amant sans domicile fixe de Fruttero et Lucentini n'aura plus les mêmes traits, ni la même dégaine. Il aura vieilli, sans doute, mais il est plus probable qu'il aura rajeuni. Quant à Catherine Trestler, elle aura cessé de ressembler à cette étudiante rebelle qui occupait la première rangée de la classe. Lire de la fiction permet de remodeler constamment les paysages et les silhouettes. Le processus ne freine pas l'imagination comme le fait le film: le jeune Bates de Robert Bloch possédait tous les visages avant qu'on ne paie Anthony Perkins pour l'incarner au grand écran. D'aucuns diront: «Bloch serait demeuré inconnu sans Hitchcock.» À cela je réponds: «Peut-être, mais songez à tous les Bates qui ne naîtront jamais à cause d'Hitchcock.»

Qu'on l'admette une fois pour toutes: on n'a pas inventé les activités interactives avec les jeux vidéo et Internet. La lecture exigeait déjà l'interaction. Si cela se trouve, les nouvelles technologies[1] sont en train de tuer une forme particulière d'imagination: celle qui consiste à s'approprier l'œuvre d'autrui, non pas pour la figer à tout jamais, mais pour lui insuffler une vie autre. Une existence à la fois innombrable et unique, en autant de versions qu'il y a de lecteurs et de lectrices.

Lire de la fiction, c'est parfois fréquenter des gens infréquentables, surtout quand ils ont transité par la plume de William Burroughs, du Marquis de Sade ou de Françoise Rey. Dans ma vie de tous les jours, je supporterais difficilement la compagnie d'un camé, d'un pervers ou d'une rotomane à la limite du masochisme. Or la fiction ouvre la porte de ces univers diamétrale-

1. Il y a des lapsus qu'on regretterait de n'avoir pas commis. J'avais écrit au départ «technonologies»...

ment opposés au mien et me permet de les déchiffrer, d'y circuler avec une certaine aisance, voire un brin de sérénité. Paradoxalement, le mensonge de la fiction parvient à me réconcilier avec la «vérité» du réel.

Mais lire suppose également qu'on doive accepter de ne pas tout comprendre. En effet, la fiction moderne tait autant qu'elle divulgue, de sorte que l'acte de lecture contemporain (de nos jours, la fiction «moderne» abonde) se voit contraint à une forme d'humilité, de savoir déphasé, à retardement. Cette insécurité chez nombre de lecteurs et de lectrices explique évidemment la prédominance de la littrature dite «populaire» au détriment d'une littérature plus «exigeante», pour ne pas dire «impopulaire»... Il n'est pas rare, de nos jours, de voir des œuvres de fiction majeures à peu près ignorées du grand public. Est-il donc devenu si difficile de lire de la fiction moderne? N'a-t-il pas toujours été difficile de lire de la fiction moderne? Il faut supposer que oui. Pourtant, il faut miser sur elle aussi sûrement qu'on le ferait sur un coursier invaincu. Sur elle, sur la classique et la postmoderne, ainsi que sur celles qui viendront après, tant qu'il y aura des livres sur les rayons de la grande bibliothèque universelle.

Il faut lire de la fiction, ne serait-ce que pour rencontrer celui ou celle qui, autrement, ne se pointerait jamais dans notre vie. Il faut lire de la fiction pour confronter ses espoirs, ses regrets et ses haines à ces individus inventés qui n'ont droit qu'à quelques pages pour exister. Il faut lire de la fiction parce que, sans notre lecture, sans notre apport subjectif, leur quête ne saurait acquérir de sens.

Dans *Récits de Médilhault,* plus précisément dans la nouvelle intitulée «Cent», Anne Legault raconte le périple de personnages désespérés qui s'acharnent à tirer derrière eux une vieille presse, vestige d'une époque mystérieuse, assurément révolue. Legault suggère-t-elle par là que c'est le livre qui peut encore sauver l'humanité de la misère et de l'abrutissement? Peut-être. Et si le livre libère, on peut parier que lire de la fiction donne des ailes, ce qu'Icare – et Dédale avant lui – ignorait.